

CHANT SECOND

Qu'en des lieux que nous ne voyons  
 L'homme se porte en tout avecque violence  
 A l'exemple de l'homme  
 A veugle jusqu'au point de mettre entre les mains  
 Les conseils de la tempérance  
 Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers  
 Soit l'usage réglé des dons de la nature  
 Que si l'excès vous jette en ces ferveurs divins  
 Ne vous figurez pas que quelque humeur  
 Se doit avec le sang épuiser dans nos corps  
 Le quinz' offre à vous, usés de ses trésors  
 Fournissez mon nom : qu'un jour on puisse dire  
 Le chant de ce bois est digne de ses sujets  
 Phébus, ami des grands projets  
 Lui prête son rayon aussi bien que sa lyre  
 J'accepte cet orgue à mes vers glorieux  
 Tout concourt à flatter le dessus mon génie  
 Je le tiens au jour sous Louis et les dieux  
 N'osoient s'opposer au vouloir d'un dieu

V. a. l'homme  
 Cette version de ce chant que dans les éditions antérieures  
 et celle de ce chant. Il faut que nous gardions  
 l'original.

L'homme se porte en tout avecque violence  
 A l'exemple de l'homme  
 A veugle jusqu'au point de mettre entre les mains  
 Les conseils de la tempérance  
 Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers  
 Soit l'usage réglé des dons de la nature  
 Que si l'excès vous jette en ces ferveurs divins  
 Ne vous figurez pas que quelque humeur  
 Se doit avec le sang épuiser dans nos corps  
 Le quinz' offre à vous, usés de ses trésors  
 Fournissez mon nom : qu'un jour on puisse dire  
 Le chant de ce bois est digne de ses sujets  
 Phébus, ami des grands projets  
 Lui prête son rayon aussi bien que sa lyre  
 J'accepte cet orgue à mes vers glorieux  
 Tout concourt à flatter le dessus mon génie  
 Je le tiens au jour sous Louis et les dieux  
 N'osoient s'opposer au vouloir d'un dieu

AVERTISSEMENT

DU RECUEIL INTITULÉ CARLES ROUVELLE ET AUTRES POÉSIES.

FRAGMENTS

Parmi les ouvrages de ce recueil est composé  
 le lecture de trois fragments d'une description  
 d'un douze ans. J'y consommerai près de trois années.

SONGE DE VAUX.

1671.

Il est arrivé depuis des choses qui m'ont empêché de  
 continuer. Je reprendrai ce dessin si j'ai vu quel-  
 que espérance qu'il réussisse, et qu'un tel ouvrage pût  
 plaire aux gens d'aujourd'hui; car la poésie lyrique  
 ni l'épique, qui doivent y régner, ne sont plus  
 en vogue comme elles étoient alors. L'essai dont  
 au public trois morceaux de cette description. Ce  
 sont des échantillons de l'un et de l'autre style, que  
 j'ai bien fait ou non de les employer tous deux  
 dans un même poème, je m'en dois remettre au  
 goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en

Ce livre fut imprimé par l'Imprimerie de la Cour à Paris, chez La  
 Fontaine, le 15 Mars 1671, et est resté en vente pendant plusieurs  
 années dans les boutiques de la Cour, et de la Ville.

FRAGMENTS  
DU  
SONGE DE VAUX.

1671

AVERTISSEMENT

DU RECUEIL INTITULÉ FABLES NOUVELLES ET AUTRES  
POÉSIES.

PARIS, 1671, in-12.

PARMI les ouvrages dont ce recueil est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est arrivé depuis des choses<sup>1</sup> qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce dessein si j'avois quelque espérance qu'il réussît, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui: car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description: ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poème, je m'en dois remettre au goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en

<sup>1</sup> Ces choses étoient l'arrestation et la condamnation de Fouquet, pour qui La Fontaine a composé cet ouvrage, et qui lui avoit fait remettre, pour cet effet, des mémoires descriptifs par les différents artistes qu'il avoit employés à l'embellissement de Vaux. (W.)

pourrais dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plaît, j'ai dessein de continuer; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je fais; mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurois donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrois, mais utilement pour moi; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du public, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poème en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantés<sup>1</sup>, je ne les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, auroit été

<sup>1</sup> Ceci nous donne à peu près la date de cette composition; car l'on sait que Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun, et sur les bords de la Seine. Ils coûtèrent dix-huit millions, qui valent près de trente-six millions de notre monnaie actuelle. (W.)

sans doute peu ressemblante. Il falloit donc prévenir le temps: cela ne se pouvoit faire que par trois moyens: l'enchantement, la prophétie et le songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas; car, pour les amener avec quelque grace, je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue: l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres; j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Rose, le Songe de Polyphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps, m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe: il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel: j'oublie le dieu du Sommeil, et les démons qui l'entourent; j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs; je découvre de tous les

côtés l'appareil d'une grande cérémonie: j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avoit trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisoit d'abord remarquer; et, sur les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres joyaux, se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pu entendre:

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte<sup>1</sup> l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrin se voyoit le portrait du roi, et autour étoit écrit: SOIT DONNÉ A LA PLUS SAVANTE DES FÉES. Sous l'écrin cette prophétie étoit gravée:

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise

<sup>1</sup> Fouquet.

En fait de charme, et plus a de pouvoir,  
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise,  
De son bel art aura fait apparoir,  
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise  
Que Zirzimir forgea par grand savoir,  
Et l'on verra le sens de la devise  
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus encore pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; et ce prix étoit le portrait du roi, qui seroit donné par des juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étoient accourues; mais la plupart, ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre, l'architecture, la peinture, l'intendante du jardinage, et la poésie: je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie et Calliopée. Le lendemain ce grand différend se devoit juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides

me dit, et le sujet du second fragment : il contient les harangues des quatre fées.

Et, pour égayer mon poème, et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques serait une chose fort ennuyeuse), je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés : l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne près de mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avoient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil<sup>1</sup> contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

<sup>1</sup> Il y avoit en effet beaucoup de variété dans ce recueil, puisque, outre ces fragments du Songe de Vaux, il contenoit des fables, des épîtres, des odes, des épigrammes, des madrigaux, une ballade, un rondeau, des élégies, et enfin le poème d'Adonis. (W.)

---

## AVERTISSEMENT

QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE SONGE DE VAUX  
DANS LE RECUEIL DE 1671.

---

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière ; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général ; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poème ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux

dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne : cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

---

## FRAGMENTS

DU

## SONGE DE VAUX.

---

I.

ACANTE, s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

---

Lorsque l'an se renouvelle,  
 En cette aimable saison  
 Où Flore amène avec elle  
 Les Zéphyrs sur l'horizon;  
 Une nuit que le silence  
 Charmoit tout par sa présence,  
 Je conjurai le Sommeil  
 De suspendre mon réveil  
 Bien loin par-delà l'Aurore.  
 Le Sommeil n'y manqua pas ;  
 Et je dormirois encore,  
 Sans Aminte et ses appas.

Cette fière beauté, qui s'érige un trophée  
 Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,  
 Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée  
 Aussi bien que les siens régnaient sur mes sens.  
 Il me fit voir en songe un palais magnifique,  
 Des grottes, des canaux, un superbe portique,  
 Des lieux que pour leurs beautés  
 J'aurois pu croire enchantés,  
 Si Vaux n'étoit point au monde :  
 Ils étoient tels qu'au soleil  
 Ne s'offre au sortir de l'onde  
 Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrés, et que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins ; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des animaux et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun ; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit

des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,  
 Écho ne répond point, et semble être assoupie :  
 La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,  
 N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs  
 Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,  
 Ne viennent au travail inviter la nature ;  
 Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.  
 Les simples dédiés au dieu de ce séjour  
 Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :  
 De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.  
 Il a presque toujours la paupière fermée.  
 Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :  
 Les Songes l'entouroient sans troubler son repos :  
 De fantômes divers une cour mensongère,  
 Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,  
 Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,  
 Prête aux ordres du dieu, voloit autour de lui.  
 Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,  
 Là, des biens et des maux les légères idées,  
 Prévenant nos destins, trompant notre désir,  
 Formoient des magasins de peine ou de plaisir.  
 Je regardois sortir et rentrer ces merveilles :  
 Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;  
 Et tel, dans un état de fourmis composé,  
 Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.  
 Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,  
 Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;  
 Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants  
 Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;  
 Les merveilles de Vaux me tiendront lieux d'Aminte :  
 Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.

Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;  
 Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :  
 Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière,  
 A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière ;  
 Et, refermant les yeux presque au même moment ;  
 Contentez ce mortel, dit-il languissamment.  
 Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :  
 Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image ;  
 Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;  
 En colonne aussitôt celui-ci se plaça ;  
 Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue ;  
 L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue :  
 Artisans qui, peu chers, mais qui, prompts et subtils,  
 N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,  
 Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,  
 Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

## II.

LES vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste<sup>1</sup>, vous voulez voir des vers de ma main,  
 Vous qui du chantre grec ainsi que du romain  
 Pourriez nous étaler les beautés et les graces,  
 Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.  
 Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art  
 Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard<sup>2</sup> :  
 Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable  
 Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :  
 C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis  
 Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.  
 Homère épand toujours ses dons avec largesse ;  
 Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :  
 Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,  
 Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir ?  
 Je ne l'espère pas ; et cependant ma muse

<sup>1</sup> Sous ce nom je crois que La Fontaine désigne Pellisson, qui faisoit aussi de très-bons vers.

<sup>2</sup> Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que La Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse :  
 Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder ;  
 C'est à moi d'obéir, à vous de commander.  
 Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :  
 Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.  
 J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,  
 Les palais, les tableaux, les jardins et les vers.  
 Ces arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.  
 Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.  
 Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux  
 Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.  
 Il déplut à son roi; ses amis disparurent :  
 Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.  
 Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;  
 J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs<sup>1</sup>.  
 Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées ;  
 Il voulut que ma main leur dressât des trophées :  
 OEuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris<sup>2</sup>.  
 Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie haranguent leurs juges, et contestent le prix proposé.

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on

<sup>1</sup> La Fontaine fait ici allusion à Fouquet et à l'élegie adressée aux nymphes de Vaux.

<sup>2</sup> Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1643, La Fontaine avoit au moins trente-quatre ans lorsqu'il commença cet ouvrage ; mais il s'étoit adonné tard à la poésie; et après la traduction de l'Eunuque de Térence, le Songe de Vaux fut le premier ouvrage qu'il entreprit.

avoit placé les sièges des demi-dieux; ceux des juges y étoient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gélaste et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première : elle se leva donc; et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi devers ses rivales, et, leur adressant la voix, elle commença de cette sorte :

Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés?  
 Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés?  
 Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point, Palatiane continua en ces termes :

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée,  
 Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;  
 C'est à vous que ma voix se devoit adresser;  
 Mais le dépit m'emporte, et, puisqu'il faut tout dire,  
 Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,  
 Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.  
 Contre les aquilons mon art vous sert d'appui:  
 N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,  
 J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.  
 Eh bien! vous la tracez, mais imparfaitement;  
 Et moi je leur bâtis un second firmament.  
 Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;